

manière. La même remarque s'applique à l'autre. Je terminerai en faisant observer la singularité de voir deux individus de classes différentes, un commis et un clerc directeur qui tous deux prétendent pour la distinction des castes, s'être égarés dans une même pensée... sur le point de la sottise. Reste à avoir maintenant lequel des deux sera le plus mortifié, le commis d'avoir été aussi bête qu'un clerc directeur ou le clerc directeur, aussi fier qu'un commis. Si dans votre philosophie vous parveniez à découvrir la solution de ce dernier problème le vous prouverais bien de la garder pour vous afin de laisser à vos lecteurs le plaisir de deviner; car, monsieur il n'est rien pire que d'être

UN INDICRET.

Nos abonnés de la campagne qui nous doivent soit pour arçérages, soit pour le volume couvant soit instrument pris de nous faire parvenir le montant de leur compte s'ils ne veulent s'opposer d'interruption dans l'envoi de leur journal et s'engager sur la LISTE NOIRE que nous allons publier de nos mauvais débiteurs.

LE FANTASQUE. QUÉBEC, JEUDI 4 JUILLET, 1852.

Fantaisies, REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS. Qui t'en aime bien chair.

A défaut de matières plus intéressantes nos lecteurs nous auront gré de placer devant eux copie de la dernière dépêche officielle de son Excellence Sir Chs. Bagot au bureau colonial. Le sac des lettres, envoyé par l' Unicorn, étant décomposé par l'un de ses cois, un passager de nos amies en a retiré adroitement les papiers les plus intéressants, qu'il y a renfermés soigneusement après en avoir fait, un relevé correct que nos traductions nous ont permis de nous le permet notre peu d'inclination pour la langue de la métropole.

A SON EXCELLENCE LE MINISTRE DES COLONIES. Québec, Hôtel du Gouvernement, ci-devant chambre d'Assemblée, ci-devant caserne, ci-devant palais Durham, ci-devant hôpital militaire, ci-devant cloaque-Thompson, ci-devant bureau de la poste. Le 12 Juillet 1842.

A peine arrivé à Québec et installé dans mon nouveau palais qui est véritablement fort beau pour avoir logé les représentants du peuple ennemi, je me hâte de vous tenir au courant des progrès de mon administration dans ce pays. Afin de ne pas vous laisser plus long-tems en suspens sur ce que vous désirez le plus connaître, le résultat, je vous dirai tout d'abord, avant de passer aux détails, que tout marche bien et que j'occupe activement et avec un succès inespéré à ne rien faire, à restituer les choses, à atténuer les parties, à soulager les peines, à améliorer les plus clairvoyants, à baillonner les plus criards, à ne déplaire à personne faute de pouvoir plaire à tous, à détourner surtout, par les mêmes tent soit peu corruptives mais sporadiques et impénétrables dont je m'envoie, les regards avides et indiciels de la presse inquiète et vigilante qui me guette, m'épie, pour me deviner et me dévoiler. Tout va pour le mieux; je ne fais rien, je médite, chacun prend patience; tout ce que je souhaite c'est que cela puisse durer long tems. Voilà pour l'ensemble. Maintenant au détail.

Vous aurez déjà appris par les relations publiques des journaux qui vous parviennent que je suis arrivé à Québec le 25 Juin dernier. Vous y avez vu, si vous avez eu la patience de parcourir toutes ces feuilles, le détail des démonstrations qui m'ont accueilli. Les Québécois ne sont guères les gens les moins rancuneux du monde; j'aime assez l'innocence patriarcale qui les caractérise. En venant à voir la manière enthousiaste avec laquelle ils m'ont ouvert les bras de leur ville torseuse on ne dirait pas que le gouvernement les a maltraités comme il l'a fait par la négligence dont ils ont été depuis si long-tems les victimes; j'en suis encore tout émerveillé à moins cependant que sachant que je suis diplomate il n'eût voulu jouer le rôle analogue. Si c'est là leur idée, cela ne

prendra pas; je suis ferré sur l'article de la flagornerie et je suivrai mes instructions à la lettre. Ma réclamation avant tout. Je sais fort bien qu'on m'a envoyé en Canada pour politiquer et non pas pour rendre justice à tous; je laisse cette tâche aux moralistes, aux philanthropes et autres balaudeux de cette force-là. Si l'on avait voulu faire du bien au Canada on ne m'aurait pas tiré pour cela de la diplomatie; c'est trop facile pour moi; on aurait pu prendre pour cet objet quelque bon lord campagnard, mais de son gros bon sens et des préjugés ordinaires aux hommes qu'on appelle consciencieux et il eût, en quelques mois, fait chanter les louanges de la Grande-Bretagne, dont il eût fait autre côté compromis les intérêts réels, c'est-à-dire pécuniaires et vantageux. Voilà qui est clair. C'est du tripatage qu'il faut; eh bien j'en ferai et du plus raffiné. Je sais que mon but définitif doit être de conserver ces colonies à l'Angleterre, de créer une influence, de quelque parti qu'elle provienne, propre à contrebalancer les idées d'indépendance; d'assurer le paiement de la dette du Haut-Canada; de pléger autant d'anglais que possible, parceque lorsque l'anglais a fait il est brouillon en diable et ne tient nul compte des sentiments d'amour et de respect, de nationalité, de loyauté etc., dont il fait si grand parade entre le fromage et le champagne.

Maintenant, avant de vous étaler ma conduite de gouverneur, permettez-moi de vous exprimer quelques opinions comme simple particulier; car le devoir politique m'empêche pas après tout les sentiments; seulement je vous prie bien de ne communiquer à personne ce que je pourrai vous dire sur ma qualité privée car il serait fort dangereux pour moi de passer pour un honnête homme, pour une âme sensible aux yeux des autres membres du ministère; ce serait assez nocive, même à jamais ma réputation; de nos années de fourberie, de finesse, de supercherie, de détours et de tours ne pourraient réparer le dommage que me causerait le simple soupçon qu'on pourrait avoir, des scrupules de ma conscience timide.

Je vous avoue du fond de l'âme qu'il me fait véritablement peine d'être obligé par mes instructions de mettre à exécution contre les canadiens tout ce qu'on m'a commandé; je le ferai j'y travaille déjà du tout mon pouvoir; mais à regret car malgré le peu d'occasions que j'ai eues d'étudier les canadiens et ce qui leur conviendrait en nous convenant, j'ai pu voir que non seulement nous nous trompons en Angleterre dans notre politique, mais, ce qui est pire, nous nous laissons tromper par d'habiles intrigants. Je vous ai dit que cela me faisait de la peine; je n'en aurais pas parlé si cela ne m'avait fait que de la peine; car j'ai appris depuis long-tems à maîtriser ces bons moments-là; mais je commence à croire notre politique parfaitement impolitique. Vous trouverez dans la lettre privée et secrète marquée A que je vous adresse (*) l'explication étendue de ces idées; je ne fais que les signaler ici sans m'y étendre du peur de compromettre la marche tracée.

Pour en revenir aux canadiens, je vous dirai qu'à Montréal je n'ai pu les juger aussi bien qu'à Québec car à mon arrivée dans cette première ville ceux qui avaient pris en main la direction des démonstrations menèrent les choses de manière à en éloigner inévitablement les hommes d'origine française et d'opinion libérale, afin de me donner à croire, non seulement qu'ils n'étaient pas dignes de figurer au grand jour, mais encore qu'ils se voulaient le faire à aucun prix; je soupçonnais ces trames qui me sont aujourd'hui révélées par la conduite différente des canadiens de Québec où ils m'ont reçu de la manière la plus glorieuse pour moi. La société canadienne qui forma partie de la procession, de bienvenue, se composa par le nombre de ses membres, par leur tenue respectable, par leur physionomie bienveillante sans bassesse, intelligente sans morgue, toutes les autres sociétés réunies flanquées, de soldats, d'agents de police et d'officiels de tous les grades. C'est à cette réception dont rien n'efface chez moi le souvenir, que j'ai commencé à comprendre que la politique anglaise pourrait bien se repentir de se compter pour

(*) Nous en avons une copie qui paraîtra dans un de nos futurs numéros.

rien des gens qui peuvent si bien se compter et se compter avec orgueil. J'aimerais pouvoir leur faire du bien; il me semble que je le pourrais; je regrette qu'il me faille contribuer à leur faire tant de mal.

Voici en peu de mots comment il faut que je m'y prenne pour y réussir.

Je vais profiter autant que possible des actes maléfaisants de mon prédécesseur et s'écher de capter la confiance des canadiens en évitant de suivre ses traces. Les journaux libéraux du pays ont répandé que j'allais dissoudre le parlement et recourir à de nouvelles élections. Pas si bête. Lord Sydenham s'est donné trop de mouvement et de tourment à obtenir sa majorité pour que j'aie la perdue sous l'apparence hypocrite de vouloir rendre justice; je vais profiter de ce qu'il a gagné sans que Poulieux des moyens supérieurement habiles dont il s'est servi, retombe sur moi et m'entrave la marche que je dois suivre. Après Lord Sydenham à la tyrannie cynique, on me trouvera bon, doux, calm, médiateur et je n'en arriverai que mieux à l'accomplissement de ma tâche. Déjà, le croirait-on, j'ai fait tirer quelques uns des journaux les plus harnassés par quelques insignifiantes nominations de magistrats, choisis, parmi des canadiens couci-couci; concession que j'ai plus que compensée par celles de quelques hommes habiles que j'ai enlevés à la cause canadienne; j'ai vu innocents politiques; j'ai jamais vous ne pouvez croire qu'ils chateaient pour cela mes louanges. Bravo! je commence à me froter les mains.

Dans ma prochaine dépêche je vous entretiendrai probablement plus au long de mes plans qui ne sont pas encore suffisamment développés pour vous être transmis; d'ailleurs quelques événements peu importants par eux-mêmes pourraient en retarder ou en changer la disposition. Vous savez que la première qualité d'un homme d'état est de savoir choisir ses hommes et son tems. J'étudie à présent les uns et l'autre et quand j'aurai ceux-là je ne tarderai pas à choisir celui-ci. Entre comprenez un mot suffit.

Priez Dieu, mon honorable ami, pour qu'il m'écrive toujours des ennemis aussi faciles à dérouter que ceux que j'ai rencontrés jusqu'à présent en Canada. Comme il arrive souvent ce sont mes amis qui me font le plus de tort.

J'attends ma famille, Québec est assez agréable et je m'y plainrais mieux qu'à Kingston; c'est ce que je dis ici à tous ceux qui veulent m'entendre.

J'ai eu beaucoup de mal à m'arranger dans mon nouveau domicile; il faut bien des coups de brosse, de pinceau, de truelle, de torchon pour en effacer les empreintes ou ordures diverses qu'y ont laissées les préoccupants; j'ai mille peines à cacher les maximes démocratiques tracées sur chaque objet par les ci-devant représentants populaires; les cloisons sont toutes criblées encore des coups de balayette que les holligieux volontaires donnaient dans le ventre des rebelles dont ils avaient destiné au charbon les façonnées; les dorures dont Lord Durham avait voulu couvrir le tout s'en débarrassent ses visiteurs, sont déjà nées, vieillies et oubliées comme lui, mais les taches de sang des soldats blessés résistent au lavage le plus laborieux; par exemple j'ai dû renoncer à occuper les appartements qu'habitait Lord Sydenham, il n'eût pas été décent d'y introduire mon épouse et mes demoiselles. En attendant de mes prochaines nouvelles, veuillez me croire etc, etc.

BAGOT.

Selon la rumeur des jours derniers, contrédite plus tard, mais qui pourrait fort bien après tout se réaliser, il aurait été signé à Washington, le 4 juillet, un traité cédant aux États-Unis tout le territoire à l'Ouest et au sud du fleuve Saint-Jean, y compris le port important de Saint-Amand, et la ville de Frédéric, capitale du nouveau-Bruswick.

Le Mercury à la bonté d'assurer le public que cette nouvelle est fautive et de plus il annonce qu'elle avait excité les plus vives indignations. Notons le fait car il est précoce; c'est la première fois que le Mercury s'indigne d'un acte de gouvernement anglais. Mais laissons-là cette indignation qui n'est pas inquiétante pour le paix du monde; les poulets et le bouff américain étant les seuls objets qui se ressentent de cette rage. Paz